

« Par le sornon connoist on l'ome »  
Le roman de Perceval ou l'art du romancier

Jacques-Kees NOBLE-KOOIJMAN\*

« Par le sornon connoist on l'ome »

*Perceval's novel or the art of the novelist*

**Abstract:** *The Conte du Graal has constantly interested critics, not so much because of the Grail whose mystique only developed in the 13th century among the prose continuators of Chrétien's novel, as for the enigmas it conceals in its two parts. rather weakly linked by the customary composition "conjointure" to the novelist. Gauvain's quest, the second part of the novel, remains unfinished. In the spirit of what happens to the character from the Ivain and especially the Charrette, Gauvain loses much of his illustrious and protected status and seems to announce the dereliction of a certain supremacy of Arthurian chivalry. Conversely, the young Welshman's quest, structured and full of promise, presents the future Perceval as an ingenuous man whose abruptness has a comic, even caricatural force, as Peter Haidu<sup>\*</sup> had previously noted. We could see only an educational novel, but the adventures of these "enfances" where the caricature comes from an obvious sense of reality call for the search for a meaningful, social and psychological reality as well as historical. and literary. The hero's adventure sets him apart and takes him away from Arthur and his court to focus on a family environment and on the emancipation of the young man without the Grail being immediately sacred. The purpose is thus to judge the meaning of this caricature in order to try to understand, beyond a reality wellknown by listeners of the time, the meaning effects revealed by the hero's choices, his behaviors, suggested by successive nicknames. To this reception which seeks to infer the intentions of the author, our modern reception can add the heuristic vision which situates in its complexity and its completion this final tale put into a novel by Chrétien de Troyes in an attempt to reveal the mysteries of the quest from Perceval.*

**Keywords:** *Arthurian novel; 12th century; Christian from Troy; The Grail's Tale; Perceval; Tale and reality; "Conjuncture" and meaning.*

---

\* Maître de conférences émérite, Université de Nancy II.

\* P. Haidu: *Aesthetic Distance in Chrétien de Troyes. Irony and Comedy in « Cliges » and « Perceval »*, Genève, Droz, 1968.

## Exorde

De l'unité du *Conte du Graal* le débat paraît clos et les deux parties de ce roman, la quête de Perceval puis celle de Gauvain, doivent être abordées pour ce qu'elles apportent, malgré les énigmes<sup>1</sup> qui subsistent à propos de ce dernier roman de Chrétien, inachevé, tant sur le sens que voulait lui donner son auteur que sur la perception qu'en ont eue les contemporains (et les auteurs des Continuations romanesques de cette « invention » mystique du Graal). Le « roman de Perceval », comme le nomme le ms 354 de Berne dans son *explicit* apparaît plus savamment construit dans sa première partie, consacrée au seul Perceval, et les éléments merveilleux qui ont pu appartenir au « livre » dont Philippe d'Alsace aurait fait don à Chrétien sont adaptés par lui avec le souci d'intégration à la vie et à la culture de son temps qui lui est reconnu. Un roman comme le *Peredur* en donne la confirmation *a contrario*. C'est à l'analyse de cette partie initiale du *Conte du Graal*, qui traite des péripéties de la jeunesse du « Vaslet gallois », que se consacre notre étude. La quête de Perceval peut être tenue pour achevée avec la scène de l'Ermite, oncle de Perceval<sup>2</sup> insérée dans le « roman de Gauvain » et la rédemption qu'elle offre au héros accompagne la révélation du drame familial dont il est dès lors lui-même le rédempteur. Pour autant le mystère du Graal demeure, pour le bien des continuateurs. Au-delà des difficultés de conciliation entre les deux parties du conte, le « Perceval » et le « Gauvain », c'est l'ensemble du *Conte du Graal* qui demeure « définitivement inachevé » comme le disait Marcel Duchamp de son œuvre maîtresse, *le Grand Verre*<sup>3</sup>, en 1923. Daniel Poirion, dans son analyse du roman évoque : « un vaste projet « qui « impose à l'aventure chevaleresque une quête de la vérité. » et il

<sup>1</sup> Voir P. Menard: Problèmes et mystères du *Conte du Graal* in *Polyphonie du Graal*, ed. Denis Hüe, Orleans, Paradigme, 1998, p.59-75. La plus mystérieuse de ces énigmes est celle de la lance d'où perlent des gouttes de sang. Elle n'est pas levée par l'Ermite et demeure irrésolue. Perceval interrompt sa quête qui a été imposée à Gauvain avant son duel avec Guinganbresil (v.6157-6216). Un nouveau sens y apparaissait pour cette arme magique : « toz li roiaimes de Logres, Qui jadis fu la terre as ogres, Sera destruis par cele lance. »v. 6169-6171. La tradition des contes semble revivifiée, contraire à toute christianisation. Elle rejoint les motifs celtes qui associait la lance (parfois javelot) à la malédiction qui frappe la famille de Perceval dont l'annonce d'une destruction de Logres (royaume d'Arthur) est à comprendre comme une vengeance.

<sup>2</sup> Cette scène de contrition de Perceval lors du Vendredi Saint est une explication par l'ermite, son oncle, non une solution pour les cérémonies mystérieuses au château du Pêcheur; elle fait percevoir le complexe familial du héros sans que le « péché » qui lui « trancha » la langue (v.6409) soit bien justifié. La dischronie, la dissonance de la scène ont été soulignées par la critique mais le débat sur le sens de l'aventure, s'il s'apaise, n'est pas clos pour autant.

<sup>3</sup> De la période « Dada » de Marcel Duchamp (alias Jacques Villon, alias Rose Selavy) cette œuvre, exposée à Philadelphie (Philadelphia Museum of Art) est intitulée en 1915: « La mariée mise à nu par ses célibataires, même » et jusqu'en 1923 constamment retouchée puis, avec comme titre « Le grand verre », laissée, « définitivement inachevée » selon la déclaration du peintre.

ajoute dans sa conclusion que : « l'opposition des personnages et des styles de la partie Perceval et de la partie Gauvain devait servir à une démonstration tendant à consolider les rapports entre christianisme, chevalerie et courtoisie en fonction d'une réalité finalement dévoilée. »<sup>4</sup>Pour avoir, après Keith Busby et Jacques Ribard, étudié la déconsidération progressive dans les trois derniers romans de Chrétien du personnage emblématique de Gauvain<sup>5</sup>, j'ai, comme eux, constaté le déclin de la chevalerie arthurienne et de l'idéologie féodale qu'elle illustre. Avec le jeune Gallois la distance, apparemment satirique, prise avec Arthur et sa cour, devient une réalité signifiante et justifie une analyse heuristique qui par degrés confirme une distanciation du héros dont les dénominations successives (ses surnoms) accompagnent les péripéties de sa quête jusqu'à la pleine autonomie à laquelle il parvient. Ce procédé narratif de Chrétien de Troyes lui permet de construire par étapes la personnalité de son héros en accompagnant son passage de l'anonymat et de l'innocence à la pleine maturité pour lui donner peu à peu une identité riche des qualifications qu'il acquiert. C'est toute la différence avec les contes merveilleux dont un roman comme *Peredur* se distingue moins et c'est tout l'art du conteur subtil qu'est Chrétien. Cette composition artistique, absente de la partie « Gauvain » du roman, interroge sur la réception de l'œuvre en cette période de la fin du XIIe siècle qui voit les grandes puissances engagées dans la troisième croisade et la vie féodale bouleversée.

### **Progression du récit, évolution du héros**

#### **Préambule : La résurrection de Perceval**

#### **1. La chevalerie mise à nu par son bachelier, même v.69-1698**

- 1.1. Les Chevaliers de fer v.69-363
- 1.2. L'Emancipation v.364-833
  - 1.2.1. L'héritage familial, le viatique v.364-634
  - 1.2.2. Le pavillon de la Demoiselle v.635-833
- 1.3. La conquête des armes du Chevalier Vermeil v.834-1304
  - 1.3.1. Arthur le Roi qui fait les Chevaliers v.834-1063
  - 1.3.2. Le Chevalier du Javelot v.1064-1304
  - 1.3.3. L'Adoubement : Gornement de Goort v.1305-1698

#### **2. Le nouveau Chevalier Vermeil v.1699-3690**

- 2.1. La « drüerie », Blanchefleur v.1699-2975
- 2.2. Au château du Roi Pêcheur v.2576-3421
- 2.3. Le prix du silence : Perceval le Chétif v.3422-3690

---

<sup>4</sup> D. Poirion, *Perceval*, édition Pleiade p.1303.

<sup>5</sup> Keith Busby : *Gauvain in Old French Literature*, Amsterdam, Rodopi, 1980, p.83-151.  
Jacques Ribard : *Un personnage paradoxal : Le Gauvain du Conte du Graal*, Colloque de Wegimont, Paris, Nizet, 1984, p.5-18. J.K.Noble-Kooijman : *Gauvain, soleil noyé*, in *Anastasis*, IV, 2, 2017, p.91-106, <anastasis-review.ro>. C'est dans *le Chevalier de la Charrette* que Gauvain, pour la première fois engagé dans une quête pour délivrer la Reine, comme Lancelot, y échoue assez piteusement.

**3. Perceval le Gallois** v.3691-4602

3.1. L'Orgueilleux de la lande et la réparation v.3691-4140

3.2. Le sang sur la neige: Arthur et Perceval v.4141-4602

**4. La hideuse messagère : mission de Perceval** v.4603-4815**5. Fin de partie : Le dévoilement** v.6217-6515**Explicit Perceval le Gallois****Préambule:** La « résurrection » de Perceval?

On ne souligne peut-être pas assez qu'avant qu'apparaisse, anonymement, dans le Conte notre jeune Gallois « filz a la veve dame de la gaste forest soutaine » v.72-73, un chevalier d'Arthur, Perceval le Gallois, figurait dans le roman d'*Erec* parmi les meilleurs barons de la cour, qui regardent aux fenêtres du château de Caradigan Erec arrivant à la cour:

« As fenestres monté estoient 1510  
Li meillor baron de la cort.  
La reine Ganievre i cort  
Et s'i vint meïsmes li rois,  
Kex et Perceval li Galois  
Et mes sire Gauvains apres, » 1515

Ce rang illustre de Perceval n'est cependant pas confirmé dans l'énumération des chevaliers de la Table ronde au vers 1679 du roman car il n'y figure pas, alors que Gornemant de Goort (qui adoube le valet gallois dans le *Conte du Graal*) occupe la quatrième place après Gauvain, Erec et Lancelot.

Il est présent ensuite dans *Cligès* où le héros grec après avoir vaincu au tournoi d'Oxford Sagremors et Lancelot, abat Perceval : « uns vasax de grant renon, Perceval li Galois ot non » V.4813-4814. Le procédé des personnages reparaisant d'un roman au suivant est familier à Chrétien de Troyes et qu'il ne l'ait pas introduit pour Perceval suppose une rupture dans le statut du personnage. Après quelque dix ou quinze années depuis *Erec* et *Cligès*, et pour un nouveau protecteur, Philippe d'Alsace, et de nouveaux auditoires, ce pouvait n'être qu'une commodité ou le respect de la source livresque, mais notre héros gallois a trop d'importance (comme la postérité du roman le confirme) et il nous faut penser à une intention dans le choix de Chrétien de revenir aux enfances du héros gallois.

**1. La Chevalerie mise à nu par son bachelier, même**

1.16. Les Chevaliers de fer v.69-363

la reverdie du printemps dans la « gaste forêt soutaine » (sauvage, solitaire et dévastée) du domaine de la « Veuve Dame » sert d'ouverture au roman<sup>6</sup>. Le **valet gallois** selle son cheval et prend trois javelots (v.77-79)

<sup>6</sup> « Fils de la veuve Dame » première identité du héros, un anonymat qui s'étend à la Dame qui tient ce domaine dans la « gaste » forêt, isolée et déserte. La désolation, et déjà la malédiction semblent présider à cette situation initiale. On doit rappeler pourtant que des herseurs sont au

pour chasser. C'est assez montrer sa condition de jeune noble, même si le domaine de sa famille est un manoir où cependant les avoines sont hersées par six herses et douze bœufs conduits par les serfs du manoir (v.84). Son énergie, son assurance de jeune adulte sont sensibles : Il est habile au javelot et a dû être entraîné sans que l'auteur le dise :

« Et cil qui bien lancer savoit  
Des javeloz que il avoit,  
Aloit anviron lui lanchant,  
Une eure arrière l'autre avant,  
Une eure bas et autre haut » (v. 95-99).

Cette scène paisible est perturbée par l'irruption bruyante du groupe de cinq chevaliers. Le passage est traité dans le ton comique par Chrétien, qui fait penser le valet à une diablerie (dont il ne se prémunira pas par un signe de croix en enfant obéissant à sa mère mais par une riposte d'un coup, de javelot: « ainz ferrai si tot le plus fort, d'un des javeloz que je port, que ja n'aprocheront de moi, nus des altres si com je croi. » v.121-124. Ces détails caricaturaux campent un héros volontaire mais innocent et ignorant (malgré ses résolutions batailleuses). La suite de la scène adopte le même ton comique, car à voir ces diables étinceler dans les reflets du soleil au sortir du couvert il les prend aussitôt pour des anges du ciel et se met en prières Au Maître, chef du groupe, qu'il prend pour Dieu! Et qui s'enquiert du passage de cinq chevaliers et trois demoiselles que poursuit son groupe<sup>7</sup> le valet sans répondre pose des questions (précises et sans retenue) qui démentent aussi la candeur juvénile dont on les a qualifiées. La lance, l'écu, le haubert du chevalier sont des découvertes précieuses pour le valet qui apprenant qu'ils sont des chevaliers, veut être chevalier lui aussi, mais son bon sens lui fait remarquer que ses javelots valent peut-être mieux que la lance du beau chevalier dont il doute de l'utilité :

«Dont valt miex li uns de ces trois  
Gavelos que vos veez chi;  
Que quanques je weil en ochi,  
Oisiax et bestes, au besoig,  
Et si les ochi de si loing  
Come on porroit d'un bojon<sup>8</sup> traire. »v.200-205

---

travail des champs et que ces serfs sont preuves d'une importance du domaine rural de cette famille en désarroi.

<sup>7</sup>ce groupe de cinq chevaliers armés, qui poursuit un autre groupe de cinq chevaliers accompagnés de trois demoiselles reste anonyme sauf à dire leur appartenance à la maison d'Arthur; Il semble n'être qu'un groupe d'opportunité qui découvre au jeune Gallois le monde de la chevalerie. Il s'agit en outre de chevaliers dont le Seigneur est adoubé depuis moins de cinq ans (v. 288). On y verra des chevaliers « du rang » en quelque sorte témoins de leur société.

<sup>8</sup> Bojon v. 204, boujon, bozon (mss. A, B), le mot, d'origine francique, ne désigne que le trait (carreau) d'arbalète.

Les questions ne portent pas ensuite sur le cheval, ou l'épée, mais sur l'origine de cet armement, le Chevalier précisant qu'il fut adoubé cinq jours auparavant par le roi Arthur (v.288). C'est donc d'un parti de chevaliers d'Arthur qu'il s'agissait, tout fraîchement adoubés et qui, à la différence du Maître du groupe, patient et courtois, marque son mépris pour le jeune Gallois :

« Sire, sachiez tot entreset,  
 Que Galois sont tot par nature,  
 Plus fol que bestes en pasture.  
 Cist est ausi come une beste.  
 Fols est qui dalez lui s'areste. » v. 240-245.

Cette distance marquée rappelle peut-être la longue résistance des Gallois à la domination des anglo-normands<sup>9</sup>. Elle laisse attendre les comportements du jeune héros à l'égard d'Arthur et de sa cour, à Carduel, où l'envoie son interlocuteur. La rencontre s'achève sur la demande courtoise du nom de ce valet qui ne se connaît que comme « biax filz (v. 345), « Biau frere » (v. 348), et « Biau Sire » (v. 352) Le chevalier l'a une fois (v. 299) appelé « Biau frere », et constamment « Vaslet » selon la coutume, le valet (vassellet) qualifiant un jeune homme noble. On notera l'importance de cet échange, qui masque l'identité du héros, dont la quête sera précisément une recherche de ses origines, de son nom. Il faut noter que le Chevalier, interlocuteur du jeune valet, ne donne pas non plus son nom.

## 1.2. L'émancipation:

Ce que la rencontre des chevaliers pouvait avoir de comique prend au retour du Valet auprès de sa mère un ton plus réaliste. Résolu à devenir chevalier le jeune homme est déjà transformé par son projet, comme son dialogue avec sa mère en atteste.

### 1.2.1. L'héritage familial, le viatique v. 364-634.

Le personnage de la mère, captatrice (et mère abusive de ce point de vue) est campé par l'auteur avec profondeur. Ce n'est pas tant le chagrin excessif de cette mère quand elle comprend que son fils a découvert ce

<sup>9</sup> Ces propos méprisants pour les Gallois font écho à la longue résistance du pays de Galles à l'envahisseur normand (anglo-normand) depuis 1066, et remontent même aux guerres contre les saxons. Mais au XII<sup>e</sup> siècle et depuis 1094 et la révolte galloise qui reconquiert Gwynedd (Galles du nord) l'affrontement est constant: Owein bat les normands en 1136, devient roi de Gwynedd et ne meurt qu'en 1170.. Powis, plus au sud est reconquise, et Rhys ap Gruffyd (1132-1197) fils de Gruffyd ap Rhys, roi de Deheubarth (Galles du sud) signe un accord avec Henri II en 1171 qui confirme Rhys comme Prince. Il règne jusqu'en 1197. Sa cour était à Cardigan et Llewelyn Fawr son successeur suit ses traces. Chrétien écrit donc avec réalisme, même s'il n'a pas vécu en Grande-Bretagne. Voir K. Busby: « Chrétien de Troyes english'd » *Neophilologus* 71, 1987, p.596-613 et dans *Histoire des Bretagnes*, vol 6. Quel moyen âge, CRBC, Brest, UBO, 2019 p.449 : « Cartographie de la géopolitique irlandaise à l'aune des romans arthuriens français. », cf aussi Ruppert Pickens: « The Welsh Knight .Paradoxicality in Chretien's *Conte del Graal* », Lexington, 1977.

qu'elle voulait lui cacher qui frappe, mais la dissimulation qu'elle avoue à son « biax fix » qu'elle a tenu éloigné de la réalité de sa condition et de son destin. Au passage elle présente son propre lignage gallois des « îles de mer »<sup>10</sup> prestigieux et tombé dans le malheur et la misère de sa condition après la blessure mutilante « par mi les janbes navrez » (v. 434) de son époux<sup>11</sup>, un père accablé par la mort de ses deux premiers fils, peu après leur adoubement prestigieux, l'aîné armé par le roi d'Escavalon, le puîné par le roi Ban de Gomoret. Le motif merveilleux de la malédiction qui décime cette famille donne au roman un sens d'emblée fantastique et les détails (l'impuissance du père, les yeux crevés du fils aîné) font du jeune valet le héros d'une possible résurrection. Mais le jeune homme montre dans ce passage une distance avec sa mère qui montre sa détermination à partir, ce qui est typique des héros de conte merveilleux:

«Li vallèe entent molt petit,  
A che que sa mere li dist.  
« A mangier ,fait il, me donez ;  
Ne sai de coi m'araisonnez,  
Molt m'en iroie volentiers,  
Au roi qui fait les chevaliers,  
Et je irai, cui qu'il em poist. » »v. 489-495.

On notera la brusquerie inconvenante de sa réplique qui fait comprendre que les tentatives de sa mère pour le dissuader de partir sont vaines. Elle prépare ses vêtements, très rustiques, et, malgré sa peine, lui livre un viatique moral conforme aux codes de la chevalerie: servir et secourir les dames et les pucelles, dans l'honneur, ajoutant sur ce sujet un codicille sur le comportement amoureux :

« De pucelle a mout qui le baise.  
S'ele le baisier vos consent,  
Le sorplus je vos en desfent,  
Se laissier le volez por moi.  
Mais s'ele a anel en son doi,

---

<sup>10</sup> Le prestige des Îles de mer galloises tient au fait qu'elles n'ont jamais été vraiment conquises et occupées. La Veuve Dame se réclame ainsi leur héritière. Il semble (cf Blaess Madeleine: *Perceval et les Îles de la mer*, in *Mélanges Lods*, Paris, ENSJF, 1978, p.69-77) que la famille du héros pourrait avoir subi ses malheurs d'Arthur (voir notre note 14).

<sup>11</sup> Cette blessure symbolique de l'impotence de son père appelle deux précisions: qui la lui a faite, et quelle est sa vraie nature ? Pour le lieu, « entre les jambes » en ce vers 436, il est aussi « parmi les anches » (ms.B 408) et pour le roi pêcheur au v.3513 « parmi les quisses ambesdeus » (ms.T) ou « Parmi les anches amedeus ». » (ms.B v.3451) . L'étude de Clovis Brunel: « Les hanches du roi pêcheur » in *Romania*, 81, 1960 p.37-63, fondée sur les traités d'anatomie, est décisive. Il s'agit d'euphémismes, ce que confirment les variantes, et c'est la virilité des victimes, donc leur puissance et leur autorité, qui sont anéanties symboliquement, et que le héros aura à restaurer. L'auteur de cette agression magique n'est pas désigné expressément.

Ne a sa corroie almosniere,  
 Se par amor ou par proiere,  
 Le vos done, bon m'ert et bel,  
 Que vos em portez son anel. » v. 546-554.

Ces conseils ne sont guère conformes aux codes de l'amour courtois tels que Chrétien les a respectés et outre qu'ils laissent percer une attitude possessive de cette mère, ils sont plus proches des conduites de la première époque de la féodalité. Quant au « surplus » qu'elle interdit, celui de l'acte sexuel (le déduit, plaisir partagé des amants courtois), il relève de la brutalité des hommes avec les femmes et évoque peut-être les libertés des chevaliers avec les bergères des pastourelles. Il est vrai que l'adolescent, qui vient de montrer son agacement à sa mère et brûle de partir, ne maîtrise peut-être pas toutes ses pulsions.

Le conseil ultime de la veuve est paradoxal : « N'aiez longuement compaignon, Que vos ne demandez son non ; Et ce sachiez a la parsome, **Par le sornon connoist on l'ome**<sup>12</sup> » v. 559-562. Mais ce précepte devient un fil conducteur de l'aventure du jeune héros anonyme.

Le départ du jeune homme, intervient après trois jours où ses vêtements sont préparés par sa mère, qui veut toutefois le désarmer (pour qu'il paraisse moins gallois !) des trois javelots qu'il tenait à emporter, mais il en conserve un . Sa mère défaille à ce départ et le valet, se retournant, la voit choir comme morte sur le seuil, mais sans un regard en arrière, il cingle son cheval qui l'emporte incontinent à vive allure. Comment ne pas voir en cette scène une rupture résolue avec un passé au domaine familial dont le valet s'émancipe ?

### 1.2.2. Le pavillon de la Demoiselle v. 635-833.

Après une nuit dans la forêt le valet reprend sa voie et aperçoit un pavillon magnifique, qu'il prend pour un lieu saint. Surmontée d'un aigle doré la tente est féérique (D. Poirion p.1331 de son édition du roman cite une pareille tente merveilleuse dans le *Lai de Lanval*, et il semble que ces aigles signalent les pavillons des fées.) Les contes celtiques offrent nombre de situations d'initiation ou d'épreuve pour les héros, lors de rencontres avec les fées ou les sorcières. Ici la péripétie est une épreuve autant que la révélation de son autonomie. Elle prend le tour réaliste d'une relation forcée avec la Demoiselle endormie dans la tente. E. Baumgartner, en traite comme d'un viol dans un chapitre sur les femmes (la violence et la pitié)<sup>13</sup>. Le texte ne le précise pas à ce point, toutefois :

<sup>12</sup> Le paradoxe de cette recommandation est qu'elle intervienne dans l'anonymat complet qu'a retenu l'auteur pour ce début du roman. Le ms.B est plus complet : « N'aiez longuement compaignon, Que vos ne damandez son non, Et le sornon a la parsome. Par lo sornon conoist on l'ome. » v.523-526. Toutefois, nom et surnom semblent appeler le même sens à l'examen des mss. Il s'agit bien de s'enquérir du nom d'un compaignon.

<sup>13</sup> Baumgartner Emmanuèle: *Chrétien de Troyes . Le Conte du Graal* , Paris, PUF, 1999.

« Li vallés avoit le bras fors,  
Si l'embracha molt nichement,  
Car il nel sot faire autrement.  
Mist le soz lui tote estendue,  
Et cele s'est molt desfendue,  
Et gandilla quanqu'ele pot ;  
Mais desfense mestier n'i ot,  
Que li vallés en un randon,  
Le baisa, volsist ele ou non,  
Set fois si com li contes dit » v. 700-709.

Le conte allégué par Chrétien dans son prologue excuse et confirme ce qui est une violence consciente et la remarque naïve du jeune homme le confirme: « Or m'en irai je bien paiez, Et molt meillor baisier vos fait, Que chamberiere que il ait, En toute la maison ma mere, Car n'avez pas la bouche amere. » v. 724-728. Ce trait réaliste indique bien que le jeune homme n'en est pas à sa première chevauchée et il devait faire sourire les auditoires coutumiers des mœurs assez libres des châteaux. Cependant l'offense faite candidement par le valet annonce les réparations qu'il devra faire. Les pleurs de la Demoiselle violentée, l'insensibilité brutale du valet sont motifs de cette quête qualifiante du héros. La rage jalouse de l'ami de la Pucelle laisse l'épisode en suspens.

1.3. La conquête des armes du chevalier vermeil: v. 834-1304 .

1.3.1. Arthur le Roi qui fait les chevaliers : v. 834-1063.

En chemin vers Cardeuil le Valet rencontre un charbonnier qui semble bien connaître le Roi Arthur qu'il dit pour lors heureux et malheureux à la fois. Heureux pour avoir vaincu Ryon, le roi des Iles<sup>14</sup>, dolent car ses chevaliers sont repartis dans leurs châteaux (v. 855). Le jeune valet croise à l'entrée du château de Cardeuil un chevalier tout armé de vermeil et portant une coupe d'or et est séduit par ses armes qu'il se propose d'obtenir d'Arthur. Il ne semble guère comprendre ce que lui révèle ce chevalier et entre, à cheval (une ignorance des convenances qu'on ne lui reproche pas) dans le château et la grand-salle où Arthur se morfond en silence. Le Roi fait triste figure et l'innocent valet, sans la moindre notion de courtoisie, ignore l'offense subie par Arthur (et la Reine) et exige avec brusquerie d'être fait

---

<sup>14</sup> Ce roi Ryon (v. 852), vaincu par Arthur porte un nom proche de celui des rois de Gwynedd, Rhys, et il pourrait avoir été malgré la différence des époques, le seigneur du père du héros. On aura remarqué que les deux aînés du jeune homme ont été faits chevaliers par le roi d'Escalalon que l'on retrouve dans l'aventure de Gauvain, et par le roi Ban de Gomoret et non par Arthur. La légende est proche et elle souligne à nouveau l'opposition entre le roi Arthur et les Gallois. *L'Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth précise que Ryon était un géant à barbe rousse, vaincu par Arthur auquel il aurait aussi voulu voler la barbe (l'autorité). C'est cette domination d'Arthur qui explique qu'il soit encore « le roi qui fait les chevaliers » et qui décevra tant notre jeune valet.

chevalier non sans avoir fait choir la coiffure du roi en tournant la tête de son cheval pour partir: « Li vallés ne prise une chive, Quanques li rois li dist et conte, Ne de son dol ne de sa honte, De sa feme ne li chaut il., « Faites moi chevalier, fait il, Sire rois, car aller m'en weil. » »v. 968-972. La scène est à la fois comique et dérisoire, Keu accordant par provocation les armes demandées par le valet et maltraitant une jeune fille et un nain qui pressentaient le destin glorieux du jeune Gallois. Tout le passage est nettement annonciateur d'une dévalorisation d'Arthur et de sa « maisnie », sa cour de chevaliers et de familiers, plus fortement que dans le *Conte de la Charrette*. Cette gradation dans la décadence du monde arthurien promeut par contraste l'inconnu jeune homme qui la découvre sans bien la comprendre<sup>15</sup>.

### 1.3.2. Le chevalier du javelot v. 1064-1304.

Le Chevalier vermeil de la forêt de Quinqueroi, comme l'avait nommé Arthur au v.950-951 attendait « chevalerie et aventure » v. 1075, en la circonstance le champion d'Arthur, pour décider de la suprématie entre eux deux, à laquelle il prétend. Il ne peut comprendre que le valet qui vient le provoquer soit ce champion et le corrige du bois de sa lance : « Par les espaulles en travers, De la ou n'estoit pas li fers » v. 1105-1106). La réplique du Gallois est inattendue et fulgurante et elle place le valet aussitôt dans la fonction et le statut de héros :

« Et li vallés fu correchiez,  
Quant il senti qu'il fu blechiez,  
De la colée qu'il ot prise.  
En l'oeil al miex qu'il pot l'avise,  
Et laisse aller le gavelot;  
Si qu'il n'entent ne voit ne ot,  
Le fiert parmi l'oeil el cervel,  
Que d'autre part del haterel,  
Le sanc et la cervele espant.  
De la dolor li cuers li mant,  
Si verse et chiet toz estendu. » v. 1109-1119.

La violence et la soudaineté de cette attaque mortelle appelle commentaire: On savait le valet gallois habile au javelot dans ses chasses en forêt, mais le coup qu'il porte paraît tenir de l'exception dans sa force, sa précision et sa portée. L'arme, le javelot des Gallois, est une lance courte qui, maniée à bras libre, ne peut avoir une pénétration telle qu'elle transperce le crâne du Chevalier vermeil, son heaume, et l'abatte mort sur le coup. Sans doute la précision de la visée du jeune homme, qui choisit l'oeillère (la

<sup>15</sup> Toute la scène de la relation première du valet gallois avec Arthur est exemplaire de la discordance que P.Haidu a notée dans *le conte du graal* (cf. notre abstract) en y analysant le comique choisi par l'auteur.

visière) du heaume est-elle parfaite, mais le coup de javelot ne pouvait avoir la puissance d'un carreau d'arbalète qui seul assure cet effet meurtrier. On se souviendra pourtant du vers 205, cité plus haut, qui vantait la puissance de ses javelots par le valet qui les compare à un « bojon » (boljon, boujon, grosse flèche d'arbalète) pour la portée. L'histoire militaire évoquée dans les écrits du temps fait état de « Qarriax, javeloz et darz » au vers 1518 de *Cligès*, lancés par les assaillants au siège de Windsor. Ces armes de jet, pour le combat à pied ou la chasse, ne sont pas décrites dans des ouvrages techniques, inexistantes alors, mais l'histoire du javelot remonte au néolithique où déjà on le lançait plus fort et plus loin avec un propulseur à crosse, que les Grecs ont bien plus tard modifié en propulseur à lanière qui donnait par la rotation une précision et une pénétration plus grande. Les premières arbalètes au XIIe siècle ont des portées encore faibles, mais une force capable de démailler les hauberts. Le roman donne une idée de la portée des arbalètes au vers 1309 qui évalue à une « arbalestée » la largeur de la grande rivière qui protège le château de Gornemant. Si les javelots gallois de notre valet ont une telle puissance, ce doit être dû à un propulseur dont on ne peut que supputer<sup>16</sup> la présence, implicite au vers 1113 (Et **laisse aller** le gavelot) et non **lance** le javelot. Cette arme, si essentielle pour notre valet, a d'évidence un statut important dans le roman, et cet épisode de victoire foudroyante promeut le jeune homme, qui a su s'émanciper, à la qualité de héros dans une fonction par avance libératrice. Il abandonnera ses chers javelots après cet acte transgressif pour devenir chevalier vermeil à son tour. Il nous faut toutefois par anticipation évoquer la rencontre capitale qu'il fait plus tard dans sa quête, après son aventure chez le Roi pêcheur, d'une cousine germaine (v. 3600) qui lui révèle le contenu de ses découvertes muettes et lui apprend que le Roi son hôte: « fu en une bataille ,Navrez et mehaigniez sanz faille, Si que puis aidier ne se pot, **Qu'il fu ferus d'un gavelot, Parmi les quisses ambesdeus**, Qu'il ne puet sor cheval monter. » v. 3509-3513. Cette blessure invalidante, la même que celle que son père a subie, c'est donc un javelot comme les siens qui l'a causée. On ajoutera que les chevaliers, dans la joute ou les tournois, sont armés de lances et non de javelots, arme typique des Gallois. Le père blessé (en une bataille) est pourtant chevalier et il faut

---

<sup>16</sup> À défaut de traités sur les armes on doit faire appel aux traités du XIVe siècle sur la chasse, art noble, soit *Le Livre du roi Modus et de la reine Ratio*, du pseudo Henri de ferrières ou *Le Livre de la Chasse* de Gaston de Foix qui en reprend l'essentiel. Ils sont peu loquaces sur l'armement du chasseur et on y constate que le Javelot, courte lance (roturière?), n'y paraît pas, sauf à l'assimiler à l'épieu. Seul l'arc et l'arbalète ont droit de cité (et d'illustration). Il faut attendre le XVIe siècle pour découvrir, analysés par François Buttin dans le vol. 61, 1964, du *Bulletin de la société préhistorique française* p. 56-64, Les Propulseurs de Leonard de Vinci. Il s'y trouve une confirmation de notre hypothèse et la planche que Leonard, Ingénieur de génie, présente dans ses carnets sur la question pour les javelots et pour les frondes est définitive. On la trouve en annexe.

comprendre que sa blessure, comme celle plus tard du roi pêcheur, puis du mystérieux roi servi par le cortège lumineux du graal, est symbolique, comme la lance qui saigne, et figure l'impuissance qu'accompagne la ruine des domaines familiaux comme une malédiction. C'est une restauration des puissances anéanties que le conte fait pressentir. La quête du jeune valet prend un sens qui lui reste encore obscur, mais qui se décèle pour les lecteurs. Avec réalisme à ce point du récit, le triomphe du Gallois sur le Chevalier Vermeil, orgueilleux agresseur d'Arthur, se poursuit d'un dépouillement comique et la scène du désarmement est traitée sur le mode ironique, la gaucherie du valet expliquant le concours obligeant d'Ivonet, bachelier courtois, qui contribue à l'initiation du jeune innocent aux complexités de l'équipement (du harnois) des chevaliers accomplis, non sans que notre valet résiste à se dépouiller de ses bons habits gallois. Ainsi fait chevalier sans être adoubé, le valet n'envoie à Arthur que le message d'Ivonet et la coupe d'or symbolique, reprise au provocateur vaincu, et reprend sa route sans bien comprendre ce qu'est sa quête. La cour d'Arthur est comme tenue à distance dans un abandon signifant.

### 1.3.3. L'Adoubement: Gornemant de Gohort v. 1305-1698.

Chevauchant par la forêt (v. 1306) il en sort et découvre le château fort sur le pont duquel un prudhomme, vêtu d'une robe pourprine, s'ébat à loisir, tenant par contenance un bâtonnet. Le tableau suggère l'autorité et la qualité du personnage qui a d'ailleurs, quand le jeune Gallois lui dit qu'il vient de la cour d'Arthur qui l'aurait fait chevalier (v. 1369), une réponse qui montre bien qu'il connaît les vexations qu'Arthur connaît alors: «Chevalier ! Se Diex bien me doint, Ne quidoie c'or en cest point, De tel chose li sovenist; D'el quidoie qu'il li tenist, Ore Que de chevaliers faire. » (v. 1371-1375). Etait-ce ironie ou simple constat? Le prudhomme qui a reconnu au parler à quel innocent « niche et sot » il avait affaire, l'écoute et se met aussitôt à l'aider, comme initiateur, à maîtriser son nouvel état. Avec la patience et la générosité d'un maître, il le fait manœuvrer son cheval, lui apprend à tenir sa lance, son écu, de la bonne manière et lui montre par trois fois comment diriger son cheval et ses coups. Ces exercices impromptus servent à juger des qualités du jeune homme, qui apprend vite. Et quand on en vient à l'épée, le combat à pied n'est plus à expliquer car un détail révèle que notre apprenti a pratiqué bien des exercices sur les mannequins et les écus de manœuvre : « as boriax et as talevaz, Chiez ma mère en appris assez, Tant que sovent en fui lassez. » (v.1532-1534). Il avait donc une expérience des armes et des combats que ses qualités de chasseur laissaient supposer. Ici encore le souci de réalisme de l'auteur confirme sa maîtrise du récit. Avec habileté il évite de lever l'anonymat du héros qui demande son nom (comme le lui avait recommandé sa mère) à son hôte, Gornemant de Gorhaut (Goort) v. 1548 sans que ce dernier ne l'interroge à son tour, comme s'il le connaissait. Le rôle de ce véritable parrain en chevalerie est déterminant. C'est lui qui adoube

réellement le jeune, niais en fait un chevalier en lui chaussant l'éperon droit et en l'accolant. C'est dans l'abandon de ses vêtements rustiques (et gallois) et par cette cérémonie que le jeune homme rejoint « l'ordre de chevalerie » dont les devoirs sont rappelés par son parrain. Les principes de comportement courtois, la prouesse, la générosité, la miséricorde et la pitié rejoignent les propos de la mère au départ de son fils, avec une solennité qui souligne bien que la tutelle enfantine est achevée et que le jeune valet est admis par Gornemant dans son nouveau statut. Il reste que l'émancipation n'est pas encore complète et le désir du jeune homme de retourner au domaine familial pour s'assurer de la santé de sa mère en témoigne. Gornemant exige à ce propos que cesse la référence à sa mère dans les propos du jeune homme qui devra se réclamer de lui désormais, comme le vavasseur qui l'a adoubé. Le texte est parlant, qui tient à distance la cour d'Arthur bien qu'on ignore qui est le suzerain de Gornemant par ailleurs chevalier de haut rang et quatrième dans la liste que Chrétien donne de la Table Ronde dans son *Cligès*. Le romancier dès le premier vers du nouvel épisode de la quête du jeune homme, désormais adoubé, le nomme « li noviax chevaliers » v. 1699 comme pour marquer cette étape honorable.

## 2. Le Nouveau Chevalier Vermeil<sup>17</sup> v. 1699-3690.

« ...Molt li est tart, Qu'il a sa mere venir puisse, Et que vive et saine le truisse. » v.1700-1702. Cette motivation plusieurs fois rappelée donne aux épreuves et rencontres qui lui sont destinées une signification qui se distingue de l'aventure romanesque telle qu'analysée par Auerbach<sup>18</sup>. Ce n'est pas qu'elles ne soient pas formatrices au contraire, on l'a vu pour cet adoubement après préparation du nouveau Chevalier. Le sentiment du lecteur est que le projet du romancier vise à construire son personnage avec méthode, selon les étapes qu'il a choisies, et sans que soit possible l'apparition d'une liberté du héros qui transcende le sens du roman. Le choix d'un héros jeune et ignorant de son passé comme de son futur statut justifierait cette analyse et conduirait à un récit clos dans ce volet consacré au héros Gallois, dont pourtant les mystères stimulent l'exégèse.

### 2.1. La « drüerie », Blanchefleur v. 1699-2066:

---

<sup>17</sup> Le « nouveau Chevalier » reçoit ainsi un nouveau surnom qui sera suivi de celui de « Chevalier vermeil » qui consacre sa victoire sur l'agresseur d'Arthur. On décèle le procédé de l'auteur qui avec ces surnoms (comme déterminants du nom encore anonyme) fait attendre le moment où le héros pourra se nommer en « découvrant » son nom pour répondre à sa cousine.

<sup>18</sup> « Erec s'an va, sa fame an moinne,

Ne set ou,mes en aventure. » v.2762-2763 *Erec et Enide*.

Erich Auerbach dans le chapitre 6 : *Les aventures du chevalier courtois*, de son grand ouvrage MIMESIS, traduit en français, Paris, Gallimard, 1968, montre que ces aventures sont des quêtes sans mission, qui mettent à l'épreuve la prouesse, la vaillance du chevalier. Erec y prouvera qu'il n'est pas recréant, c'est-à-dire lâche. Et dans le *Conte du Graal* au contraire le héros, même confusément, cherche non la prouesse courtoise mais le sens de son existence et le destin de sa famille.

L'épisode du château de Blanchefleur, Beaurepaire, assiégé et mal en point, est l'objet du premier travail du Chevalier nouveau: très précis dans ses détails guerriers tout autant que dans le réalisme des scènes de la vie des assiégés, il offre, mieux que dans la scène initiale de la pucelle au pavillon, soumise aux baisers forcés et maladroits du jeune Gallois, les scènes d'émoi amoureux et de rapports affectueux qui font vraiment du nouveau héros un chevalier courtois, jusqu'à l'épreuve d'un véritable « Assag » de fins amants (une nuit chaste pour les amants dormant côte-à-côte) et à la joie, le « joy »(l'union ultime) d'un couple harmonieux.

Pour ce qui relève de la tactique obsidionale, le conseiller de Clamadeus des Iles, en stratège avisé, est remarquable dans ses propositions d'assaut concerté après leurre, même s'il y a échec en la circonstance. Son conseil d'attendre l'épuisement et la famine des assiégés, puis de faire une diversion frontale relayée par l'encerclement subtil du château par le gros de la troupe est le bon. Seul le *deus ex machina* du débarquement de victuailles au front de mer le fait échouer. Le lecteur moderne ne peut que regretter que manque le détail des moyens militaires mis en œuvre, sauf à rappeler la défense par les archers du portail renforcé d'une herse coulissante (v.2474-2483) . De telles précisions sont précieuses et Chrétien donne des détails d'architecture de ces châteaux forts, dans leurs tours, ponts d'accès et sites, des suggestions qui sont d'un grand intérêt.

Le chevalier neuf engage dans cette péripétie deux combats singuliers, contre Enguigueron le Sénéchal (v.2162-2267) puis contre Clamadeus son seigneur (v. 2653-2699) et les vainc en leur accordant merci et les chargeant à leur requête de se rendre prisonniers à la cour d'Arthur, où ils échapperont à la vengeance des assiégés de Beaurepaire. L'un comme l'autre devra annoncer que Keu le Sénéchal paiera l'affront commis par lui lors de l'arrivée du valet Gallois sur la pucelle qui ne riait plus et le nain clairvoyant (v. 1034-1063). Les prouesses du nouveau chevalier, Chevalier vermeil désormais, le qualifient tant pour la joute que pour la mêlée qu'il anime également lors de l'assaut du portail par vingt chevaliers de Clamadeus.

Les rapports amoureux qui se nouent entre Blanchefleur et le Chevalier nouveau privilégient la sagesse de comportement de la jeune femme. Son portrait (v. 1795-1829) est typique du roman courtois et spécialement de Chrétien de Troyes. « *Fist Diex en li passe merveille, C'onques puis ne fist sa pareille* » v.1827-1828. À cette conclusion fait écho le compliment des chevaliers de la table sur la beauté du nouvel arrivant: « *onques si biax, Chevaliers ne fu nez de fame.* v. 1864-1865) bref mais jugeant de l'harmonie du couple et présageant leur liaison et la prise de possession du fief de Beaurepaire par le Chevalier vermeil :

« Et cil qui avoit desrainie,  
Vers lui la terre et la pucelle,

Blancheflor, s'amie la belle,  
Delez li se jue et delite,  
Et si fust soie tote quite,  
La terre, se il li pleüst » v. 2910-2915.

À cette fin, l'héroïne a consacré son courage et son amour. Les scènes amoureuses entre les deux héros ont à la fois le réalisme propre à la situation affective et le tour cérémonial de la fin'amors. Dès la première nuit en ce château assiégé, dont la dame est convoitée par l'assaillant, le chevalier Vermeil est hébergé dans une chambre où il a toute ses aises (v. 1935):

« fors que solement le deduit,  
De pucelle, se lui pleüst,  
Et de dame, se il leüst ;  
Mais il ne savoit nule rien,  
D'amor ne de de nule autre rien. » v. 1938-1942.

On a vu lors de sa rencontre avec la pucelle du Pavillon qu'il pouvait pourtant avoir une certaine expérience du « deduit » amoureux quand il évoquait les chambrières de sa mère. Son hôtesse, tourmentée par la situation critique de son domaine, vient le voir dans son sommeil, en pleurs, et l'éveille pour lui dire ses angoisses. Elle est presque nue, ses pleurs et son récit émeuvent le chevalier qui l'attire contre lui : « ensi jurent tote la nuit, Li uns lez l'autre, bouche à bouche, » v. 2064-2065, ce qui est bien un « assag ». Au matin le jeune homme annonce sa résolution de combattre les assaillants du château et de restaurer le domaine en libérant les prisonniers. À la Dame, il ne demande que sa « druërie <sup>19</sup> » v. 2104, et dans ses joutes il abat le Sénéchal puis le Seigneur assaillant à la joie de la demoiselle après la défaite d'Enguigeron :

« Qui de lui grant joie demaine,  
Et jusqu'en sa chambre l'en maine,  
Pour reposer et aesier.  
De l'acoler et del baisier,  
Ne lui fait ele nul dangier ;  
En liu de boire et de mengier,  
Jüent et et baisent et acolent,  
Et debonairement parolent. » v. 2355-2362.

Elle lui « metoit la clef, D'amors en la serre del cuer. » v. 2636-37 écrit Chrétien en connaisseur des figures convenues de la courtoisie, tant qu'après la victoire totale:

---

<sup>19</sup>Quand il demande à Blanchefleur sa **druërie** il ne parle pas seulement d'une amitié amoureuse mais il s'engage dans une liaison courtoise avec elle, comme tout ce passage le montre. Notre héros a donc, sans enseignement préalable, acquis la connaissance des valeurs et comportements courtois et il n'est plus acceptable de penser encore *Le Conte du Graal* comme un Bildungsroman, un récit de formation du jeune innocent qu'il paraissait être initialement.

« Or se puet li vallés deduire,  
 Dalez s'amie tot a aise ;  
 Cele l'acole, et cil le baise,  
 Si fist li uns de l'autre joie. » v. 2574-2577.

De même que la première nuit à deux, mouillée de larmes, évoquait l'« assag » de la fin'amors, cette épreuve amoureuse des corps nus côte à côte sans céder au désir, nous avons ici la confirmation d'une fusion amoureuse dans le « joy » des amants courtois comme l'avait remarqué D. Poirion<sup>20</sup>. Au terme de cette aventure qualifiante, notre nouveau Chevalier a ainsi obtenu une amie et une terre nouvelle, v.2910-2913. Pourtant, il ne décide pas d'en jouir avant d'avoir revu sa mère et son domaine familial. Il est vrai qu'il n'a pas encore de Nom, seulement des surnoms, « Beau Fils, Valet Gallois, Nouveau Chevalier, Chevalier Vermeil, et il lui faut moins retrouver sa mère qu'il a quittée pour s'émanciper que conduire sa quête de lui-même à son terme.

## 2.2. Au Château du Roi Pêcheur v. 2976-3421.

Comme à l'accoutumée le chevalier cherche un hébergement. La nacelle qu'il rencontre sur une rivière profonde et rapide le met en contact avec un seigneur qui pêche et lui indique le passage étroit et escarpé de sa demeure. Elle paraît dans sa splendeur inattendue et un pont tournant offre au Chevalier Vermeil un accueil de qualité, puis une hospitalité brillante où le Seigneur du lieu, qui est le pêcheur rencontré précédemment, le fait asseoir pour un repas de choix. Un valet apporte à ce point une épée magnifique à son hôte, envoyée par une sienne nièce « la sore pucelle » v. 3145. Épée exceptionnelle que le Seigneur offre au jeune Chevalier en précisant qu'elle lui était destinée (v. 3168). Le Gallois remercie sans tenter de savoir pourquoi l'épée lui était « voëe et destinee ». Puis lorsque passe un valet portant une lance dont perle une goutte de sang il ne s'enquiert pas plus de cette merveille pour suivre les conseils de réserve de son maître Gornemant. Le cortège, toujours plus merveilleux semble conduit par une demoiselle portant un « graal » qui illumine la salle, suivie d'une autre tenant un tailloir d'argent (qui pourrait avoir servi à trancher le cuissot de cerf du repas au v.3287); Ce cortège passe, puis repasse, sans que le Chevalier ose interroger son hôte, respectant toujours le conseil de discrétion de Gornemant, et se promettant de poser ses questions le lendemain matin (v.3307), quand il prendra congé. La scène est typique des contes celtiques et ces merveilles continuent de partager les critiques. Il est clair, à ce moment du récit, que nulle signification symboliquement religieuse n'y apparaît et les explications chrétiennes ne viennent qu'au dernier épisode (de l'Ermite oncle de Perceval) dont nous reprendrons l'analyse. Seul le mutisme conditionné du héros importe à ce

<sup>20</sup> Dans son édition p. 1345: « Avec le mot *joie* (v.2577), surgissant ainsi entre Perceval et Blanchefleur, on ne peut plus répondre de leur innocence. ».

moment du récit. De la fin de cette péripétie merveilleuse, épreuve manifeste (et manquée?) pour le héros, on note les détails magiques: au réveil le château est désert, les portes closes à l'exception du portail que le héros franchit non sans avoir à éviter que son cheval soit jeté bas par le mouvement de brusque fermeture du pont-levis.

2.3. Le prix du silence : **Perceval le Chétif** v. 3422-3690.

« Et il vers la forest s'aquelt » v. 3422, il se dirige vers le territoire qui lui est familier, la forêt, où il rencontre « par aventure » v. 3430, une pucelle désolée, lamentant son ami mort, la tête tranchée. Au chevalier qui lui demande qui a tué son ami, elle fait d'abord une remarque sur sa venue, frais et dispos, quand à quarante lieues nul hôtel (château) ne peut être trouvé. Mais quand il dit qu'il sort d'un lieu fort proche elle révèle: « Ha ! Sire, vos jeüstes donques, Chiez le riche Roi Pescheor. » v. 3495, nommant ainsi l'hôte qui ne s'était pas nommé d'un surnom déterminant. Ce roi n'aura pas d'autre nom que ce surnom de Roi Pêcheur, de même que notre jeune héros est Chevalier Vermeil pour l'heure. Ces déterminants qui qualifient la personne, comme le faisaient les épithètes de nature dans Homère, sont bien des surnoms. Et même si surnom et nom peuvent être souvent synonymes, comme le vers 562 du conte « Par le sornon connoist on l'ome » en attestait, la distinction est faite avec netteté quand il le faut. Lancelot qui aux vers 4363-4364 du *Conte de la Charrete* s'interroge à propos de la reine qu'il aime : « Ne sai se die « amie » o non, ne li ost metre cest sornon. » fait bien la distinction et le sornon qu'il évoque est bien un déterminant signifiant du nom de Guenièvre pour celui qui veut être son ami au sens courtois du terme. Pour Yvain, un surnom qualifiant le fait « Chevalier au Lion » comme son demi-frère est lui nommé et surnommé « Yvain l'avoutre » comme né d'un adultère. La pucelle endeuillée paraît bien connaître le roi pêcheur et elle apprend au jeune chevalier comment : « il fu ferus d'un gavelot, Parmi les cuisses ambesdeus » une blessure que le jeune homme aurait dû rapprocher de celle de son père malgré la naïveté qu'on lui voit au début de ses aventures. La pucelle interroge sur le cortège de la lance et du graal, à nouveau évoqué à ce point avec précision, puis ajoute que le jeune chevalier qui a eu cet honneur de la réception a fait la faute de ne rien demander. Elle s'enquiert de son nom:

« Et cil qui son non ne savoit,  
Devine et dist que il avoit,  
**Perchevax li Galois** a non,  
Ne ne set s'il dist voir ou non ;  
Mais il dist voir et si nel sot. » v. 3573-3577.

Cette intuition de son nom par Perceval demeure mystérieuse pour lui comme pour les analystes. Elle est cependant un ressort essentiel de l'aventure car avec cette identité affirmée le héros entre dans une liberté d'action que confirme la fin de cet entretien. Quand la pucelle, comme

grondeuse, lui dit : « Tes nons est changiés, biax amis. -Coment?- **Perchevax li chaitis !** » v. 3580-3581, elle justifie ce nouveau surnom en lui disant tout ce qu'il advient de malheur par son mutisme, qui laisse perdurer la malédiction en interdisant la guérison du Roi pêcheur et la prospérité de sa terre. Tant pour lui que pour d'autres « maint anui en avenront » v. 3592 qu'il aurait pu conjurer. Ces révélations mystérieuses, rapportées à sa vie dans la terre gaste dont il vient, étaient propres à l'alerter sur sa famille et sur les causes de cette désolation. Il n'en est rien, même quand la pucelle lui révèle que son silence lors de son séjour chez le roi « mehaigniez » a pour cause le « péché de [sa] mère » morte du chagrin de voir partir son fils (v. 3595). Elle lui apprend qu'elle est sa cousine germaine, élevée avec lui chez cette mère (mais Perceval ne semble pas reconnaître cette cousine proche), et à ce cousin germain qui s'en enquiert elle confirme qu'elle a vu mettre en terre sa tante, la mère de Perceval. La réaction du chevalier est d'un prosaïsme qui peut surprendre:

« Des que ele est mise en terre,  
 Que iroie jou avant querre ?,  
 Kar por rien nule n'i aloie,  
 Fors por li que veoir voloie ;  
 Autre voie m'estuet tenir. » v. 3621-3625

Et Perceval, qualifié de « Chétif » soit au sens commun du terme d'infortuné mais aussi au sens premier de captif (du sort, de la destinée?) semble avoir acquis une autorité, une autonomie qui le distingue du jeune valet encore « nice », et qui lui fait dire « les mors as mors, les vis as vis. v. 3630 avec résolution. Le péché reproché par sa cousine ne paraît guère le mortifier et c'est sans contrition apparente qu'il décide de poursuivre sa route. Sa cousine qui lui a fait savoir les conséquences de son silence, plutôt que de l'accompagner et venger la mort de son cher Ami, reste à faire son deuil et l'enterrer et indique seulement à Perceval la voie qu'a prise son meurtrier. Que cette cousine ait des pouvoirs subtils apparaît encore quand elle révèle à ce point que l'épée ornée qu'il porte, donnée par le Roi pêcheur, le trahira et faillira au besoin. Elle connaît le forgeron qui l'a faite, Triboët v. 3679, (Trébuchet), nouvel indice d'une science occulte, et laisse partir Perceval.

### **3. Perceval le Gallois** v. 3691-4602

Après les joutes qualifiantes et l'amour de Blanchefleur, gagné à Beaurepaire, après la découverte frustrante du Château du Roi pêcheur et les révélations de cette cousine perdue de vue, Perceval acquiert avec son nom la maturité qui fait de lui le héros d'une quête qui semble le concerner intimement et qui relie « Perceval le Chétif » à un drame familial qu'il lui appartient de découvrir, de comprendre et de dominer. On note encore une fois que la cour d'Arthur n'est pas le pôle d'attraction de Perceval. Désormais chevalier accompli, ami courtois et seigneur possible du fief de Beaurepaire, successeur éventuel du domaine de la gaste forêt puisque sa mère est morte, il

ne paraît pas avoir à justifier d'une mission. Mais sa cousine le lui a fait comprendre, il est « Perceval le Chétif » et les signes aperçus au château du roi pêcheur le mettent en quête d'une vérité qui le concerne, quelque mystérieuse qu'elle fût. Sa quête de chevalier errant appelle une révélation.

### 3.1. L'Orgueilleux de la lande et la réparation v. 3691-4140.

Perceval rencontre une demoiselle en haillons, montée sur un palefroi décharné et il ne reconnaît pas la pucelle du pavillon qu'il avait assailli de force. Cette suite de l'épisode initial offre un tableau réaliste, vivant et précis, malgré l'outrance, du délabrement dans lequel son ami a décidé de laisser la pucelle. Celle-ci rappelle au héros qui paraît l'avoir oubliée que « Péchiez[le]fait chi arester » v. 3810, qualifiant la faute, l'action coupable qu'il avait commise sur elle. Elle met en garde Perceval contre les fureurs de son ami tortionnaire, l'Orgueilleux outragé, qui est peut-être celui qui a tué l'ami de sa cousine germaine qu'il vient de quitter, si on en juge par le vers 3827 : « N'a gaires qu'il en ocist un ». L'irruption de ce furieux ouvre un échange sur le contenu de la scène initiale, cause de la rétorsion à l'égard de la Demoiselle, son ami rappelant le détail de l'entrevue sous la tente et fustigeant la légèreté supposée de son amie : « Feme qui se bouche abandone, Le sorplus molt de legier done » v. 3863-3864. Son discours misogynne est-il un reflet de l'antiféminisme du temps, très contradictoire avec la courtoisie, mais réel ? C'est vraisemblable. Perceval qui jure de l'innocence de la Demoiselle n'est pas cru et doit faire rendre gorge à l'Orgueilleux par les armes, et lui enjoindre de partir avec son amie réconfortée pour la cour d'Arthur, avec toujours les messages de soutien de la pucelle qui l'avait loué à son arrivée, du nain maltraité, et de l'annonce de la vengeance qui attend Keu pour ses brutalités. Il faut y voir un épisode de liaison dans la construction du roman de Perceval, avec toutefois la confirmation de la courtoisie nouvelle du héros et la révélation de l'avis de sa cousine sur l'épée offerte par le Roi pêcheur, qui se brise vraiment au combat, ce qui le conduit à reprendre l'épée de ses armes vermeilles<sup>21</sup>. À l'arrivée de l'Orgueilleux vaincu à Carlion,

---

<sup>21</sup> Cette épée était annoncée comme infaillible au vers 3140-3143 « Fors par un tot seul peril, Que nus ne savoit fors que cil, Qui l'avoit forgie et tempree. ». La cousine aux dons merveilleux savait d'avance qu'elle trahirait le héros (v. 3660-3663), ce qui advient dans le combat contre l'Orgueilleux de la lande (dans un passage présent dans trois mss. v. 3926sq *a.m.*). On lira avec fruit les réflexions de D. Poirion sur le sens des conduites du héros (aux pages 1316-1317 de son ouvrage) qui, partant de l'interdit de la mère à son fils : « Le sorplus je vos en desfent » v. 548 interroge sur une « virilité incertaine » de Perceval dont le bris de l'épée magique serait un nouveau symbole. On peut se suffire pourtant de remarquer que cette rupture stigmatise un défaut d'affirmation de soi (son péché!) qui l'a laissé muet.

Arthur renouvelle ses reproches à Keu au vu des prouesses de ce chevalier inconnu et méprisé, faisant souhaiter la réapparition du valet gallois, devenu chevalier vermeil. Il décide de quitter Carlion avec sa cour pour tenter de le retrouver. Le fait qu'Arthur parte ainsi en quête de Perceval consacre la révolution des statuts respectifs des héros.

### 3.2. Le sang sur la neige: Arthur et **Perceval le Gallois** v. 4141-4602

À Carlion, Arthur était en son privé, dit le texte au v. 4005: « Qu'il n'i avoit que solement, Trois mile chevaliers de pris ». Amplification épique assurément car à Beaurepaire les chevaliers n'étaient que cinq cents, leur nombre ayant fondu dans les batailles et le siège de Clamadeus des îles à moins de cinquante. Mais ces nombres sont symboliques plus que réalistes, ou mieux ils suggèrent une réalité allusive. En quelques vers, le départ pour le camp volant de toute la cour dépeint l'activité d'une troupe nombreuse et pleine de vie qui monte tentes et pavillons pour la nuit. Il souligne l'importance nouvelle de Perceval aux yeux d'Arthur et, *a contrario*, la moindre splendeur de la cour royale, partant à la recherche du héros qui avait été moqué à sa première venue en cour.

« Au matin ot molt bien negié, Et froide estoit molt la contree. v. 4162-4163. La chronologie du roman indique cependant un printemps plein après Pentecôte. Une chute de neige peut étonner mais reste possible, en Galles à cette saison. Le détail n'intéresse cependant que la scène qui concerne la rêverie de Perceval et introduit à propos à cette scène poétique où Perceval...

« Qui querre et encontre voloit,  
Aventure et chevalerie ;  
Et vint droit vers la prairie,  
Qui fu gelee et ennemie,  
Ou l'os le roi estoit logie. » v. 4166-4170

Car Perceval est en aventure et ne prévoit plus de retourner en son manoir de la forêt. Les gouttes de sang d'une oie blessée par un faucon font sur la neige un tableau coloré qui rappelle la fraîche couleur du visage de son amie Blanchefleur. Perceval appuyé sur sa lance, s'entroublie alors, perdu dans un rêve qui l'abstrait de la réalité qui l'entoure au point que les appels de Sagremor l'Insensé de venir se présenter au Roi restent sans réponse et sont

---

suivis d'un assaut auquel Perceval fait front en l'abattant sur le champ. Quand Keu se moque de cette déconfiture, Arthur lui enjoint de quérir le chevalier à son tour, et, malgré sa morgue vantarde le sénéchal est défait dans l'assaut et blessé, d'une blessure annoncée dès le début du roman par le nain d'Arthur et qui le laisse, bras cassé et clavicule démise, dans une posture honteuse. Ces invites brutales n'ont aucun effet sur Perceval, qui ne songe qu'à son Amie et non à Arthur. Toute cette scène, animée de commentaires vivants, est close par l'entremise courtoise et prudente de Gauvain auprès du Chevalier pensif et elle résume brillamment la réalité d'une cour féodale itinérante. Gauvain, en présentant Perceval au roi, donne un détail de la chronologie du roman au vers 4550 : « Passé a quinze jors entiers » depuis l'irruption du valet gallois à la cour à la pentecôte, comme précisé au v.2783. On a vu comment les péripéties romanesques ont transformé le héros et fait de lui «Perchevax li Galois» comme il le dit au vers 4562 pour se nommer devant Arthur de son nom et « sornon » accompli , marquant sa différence de Gallois avec la chevalerie arthurienne. Il faut ici rappeler que si Arthur dans la légende est breton (gaélique) et même Gallois né à Tintagel, l'adaptation de Chrétien dans ses romans l'assimile , en ce XIIème siècle, aux chevaliers qui occupent les domaines de la Bretagne (Grande) depuis le succès de Guillaume en 1066, et dont la culture est celle de la féodalité du temps. L'histoire de Perceval conserve les mystères de ses origines fantastiques (les contes celtiques) et Daniel Poirion en disait qu' « on peut encore sonder la préhistoire de Perceval [mais qu']on doit surtout expliquer son histoire » p.198 in « L'ombre mythique de Perceval dans le conte du graal »CCM 1973-3,p.56-64, mais, avec l'épisode du cortège du Graal, elle entre dans la christianisation de l'époque et contribue à la vision nouvelle d'un monde de la féodalité seconde (comme l'avait définie Marc Bloch).Toute l'aventure semble se clore, au moins pour Arthur et sa cour, mais les remerciements de Perceval à la demoiselle qui avait ri et annoncé avec le nain qu'il deviendrait le meilleur chevalier du monde (v. 1039-1062) laissent en suspens ses relations avec Blanchefleur, ainsi que l'épisode du Roi Pêcheur. Il a certes franchi les étapes d'une initiation et «trouvé» son nom, par l'entremise de sa cousine, mais il reste «le Chaitis» pour sa cousine, et le mystère de sa famille subsiste. Ces surnoms déterminent le sens de sa quête inachevée au Château du roi pêcheur où il n'a pas su poser les questions libératrices.

#### **4. La hideuse messagère: mission de Perceval v.4603-4815**

Le malaise qui se fait sentir dans cette dernière partie du « roman de Perceval » accentue la distance qui l'éloigne de la chevalerie arthurienne. En dépit d'une intégration sans désir ni enthousiasme à la cour royale Perceval ne rend nul hommage à Arthur. Il lui donne son nom à sa demande mais la joie n'est témoignée que par le Roi : « Grans fu la joie que li rois, Fist de Percheval le Galois, Et la reïne et li baron, Qui l'en maintent à Carlion » v.4603-4606. Mais au troisième jour arrive une demoiselle « Sor une falve

mule »v.4612. Cet épisode quasi conclusif aurait pu être nommé: La laide Demoiselle, ou La Pucelle à la mule fauve, mais il n'a de sens que dans la relation dramatique qui associe le héros, et lui seul, à cette messagère, si monstrueuse qu'elle soit en apparence. L'irruption de la Demoiselle sur sa mule fauve tient son caractère effrayant de sa soudaineté inconvenante à la cour et du portrait qui est fait d'elle, celui d'une sorcière en vérité dans sa laideur noire et la monstruosité de ses traits, cheveux noirs tressés, bosse devant et derrière, barbe, yeux de rat, dents gâtées, « Ainc mais tel damoisele nule, Ne fu a cort de roi veüe » v.4640-4641. Ses propos laissent ouvertement à l'écart toute l'assistance, qu'elle salue collectivement, et elle vient d'évidence pour le seul Perceval auquel elle adresse une réprobation publique de sa sottise au Château du Roi Pêcheur, ce qui replace le héros dans son statut de « chétif » à traduire par [malheureux] si l'on se suffit du sens commun, alors qu'en réalité, au sens premier de Chétif, Perceval est prisonnier, captif de ce qui lui a interdit de s'enquérir du sens de ce qu'il a vu passer lors du cortège de la lance, du graal et du tailloir au château où il a pu être admis par le roi pêcheur. Arthur, ses barons, la société royale, sont tenus à distance de la scène qui leur est même impénétrable. De même que le jeune homme qu'il était au début du roman a eu la force, ou l'audace, de s'émanciper d'une mère trop protectrice, il aurait dû savoir transgresser, mûri par ses premières aventures de chevalier, le conseil de mesure dans ses propos que lui avait donné son parrain Gornemant: « Qui trop parole il se mesfait. »v.1354, et songer à sa mère qui lui recommandait au contraire de s'enquérir des noms (surnoms) des chevaliers rencontrés. Il n'en a rien fait dans sa naïveté au sujet de son hôte, le pêcheur du Château, et c'est bien le « péché » que lui reproche la laide Demoiselle sans pourtant prononcer le mot. Cette pucelle effrayante, qui tient à la main un fouet, une « corgie », fustige le héros silencieux devant toute la cour pour avoir manqué de saisir la chance (la fortune!) qui lui était donnée. Elle lui intime de la sorte le respect de la mission qui lui est confiée et qui conditionne, comme l'avait annoncé sa cousine, la fin de la malédiction qui frappait sa famille élargie et le statut de ses biens. La scène est dramatique et constitue le rappel insistant de l'épreuve imposée à Perceval dans sa quête. Elle lui rappelle que la chevalerie, glorieuse mais accessible, qu'il a intégrée, n'est pas le but mais le moyen de son destin, que voile l'ignorance où il est de son milieu familial et du rôle qui doit être le sien dans une rédemption attendue. Perceval malgré les premiers avertissements de sa cousine n'a pas encore compris qu'il est celui qui devra rendre à sa lignée sa gloire perdue. Pour les « aventures » que la hideuse pucelle lance comme à la volée à cette assemblée de chevaliers, elles ne sont que de simples divertissements et Perceval, qui reste silencieux, en a l'intuition. Il n'entre pas dans ce jeu de loterie des prouesses trompeuses que distribuait la pucelle:

« Et Perchevax redist tout el ;

Qu'il ne gerra en un hostel,  
Deus nuis en trestot son eage,  
Ne n'orra d'estrance passage  
Noveles que passer n'i aille,  
Ne de chevaliers qui miex vaille,  
Qu'autres chevaliers ne que dui,  
Qu'il ne s'aille combatre a lui,  
Tant que il del graal savra,  
Qui l'en en sert, et qu'il avra,  
La lance qui saine trovee,  
Et que la veritez provee,  
Li ert dite por qu'ele saine ;  
Ja nel laira por nule paine. » v. 4728-4740

Le moment de la maturité est pour lui arrivé et cette transition , pour les chevaliers d'Arthur qui partent en aventure, à plus de cinquante, inaugure la suite « Gauvain » du roman, ouverte par le défi qu'un nouvel arrivant, Guinganbresil, lance au neveu d'Arthur pour avoir occis le vieux roi d'Escavalon. De Perceval le Gallois rien de plus n'est dit. Les adjurations de la Demoiselle à la mule lui font promettre de donner un seul sens à sa quête : retrouver le Château du roi pêcheur et y apprendre où est sa place et son devoir dans ce milieu auquel il appartient. Il a compris et accepté son destin et la mission qui doit être la sienne et pressent que sa vérité doit être trouvée loin d'Arthur, vers le mystère du château du graal. Le conteur à ce point du récit annonce le départ de Gauvain et ouvre cette seconde partie en deux vers: « Des aventures qu'il trova, M'orrés conter molt longuement. » v. 4814-4815

### **5. Fin de partie : Le dévoilement** v. 6217-6515

Consacrée aux aventures (et aux déboires) de Gauvain, la partie « Gauvain » s'interrompt au vers 6217 pour revenir à Perceval: « De monseignor Gavain se taist, Ichi li contes a estal, Si comenche de Percheval. » v. 6214-6216. Gauvain est contraint de quêter la lance qui saigne durant un an de répit avant son duel judiciaire pour avoir tué le roi d'Escavalon<sup>22</sup>. Trois jours se sont écoulés depuis la dispersion des chevaliers à la cour d'Arthur lorsque le récit revient à Perceval:

---

<sup>22</sup> Si les adjurations de la hideuse pucelle devaient l'inciter à reprendre la quête, comme il semble l'avoir compris, on pouvait attendre un retour au Château du roi pêcheur et une révélation des ombres familiales du lignage de Perceval. Il n'en est rien et Chrétien choisit au contraire d'ouvrir la quête de Gauvain sans qu'une conclusion achève le « roman de Perceval ». Le paradoxe s'accroît lorsque ce même Gauvain se voit imposer la recherche de la lance mystérieuse, qui saigne sans cesse. Le texte révèle alors une importante vérité:

« Et s'est escrit qu'il ert une hore  
Que toz li roïames de Logres  
Qui jadis fu la terre as ogres  
Sera destruis par cele lance. » v. 6168-6171

Logres, royaume d'Arthur sera détruit par cette lance sur laquelle Perceval doit demander ce qu'elle est. C'est donc bien la rivalité des vassaux d'Escavalon (dont le père de Perceval fait

« Perchevax, ce nos dist l'estoire,  
 Ot si perdue la miemoire  
 Que de Dieu ne li sovient mais.  
 Cinc fois passa avriels et mais  
 Ce sont inc an trestot entier,  
 Ains que il entrast en mostier,  
 Ne Dieu ne sa crois n'aora. » v. 6217-6223

Cinq ans durant dit le texte, il a agi en chevalier preux et courtois, mais ses conquêtes terrestres ne l'ont pas remis sur le chemin du château du graal. Ses prouesses chevaleresques lui ont au contraire fait oublier le conseil de Gornemant qui l'avait fait entrer dans l'ordre de chevalerie : « Volentiers alez al mostier, Proier celui qui tot a fait, Que de vostre ame merchi ait, Et en cest siecle terrien, Vos gart come son crestien. »v.1666-1670. C'est là ce que sa mère lui avait déjà recommandé. La rencontre d'une procession de pénitents, trois (ms.T) chevaliers et dix dames à pied, en robe et désarmés le rend à la conscience du jour, celui du vendredi saint dont le mystère et les obligations lui sont présentés. Immédiatement sensible à son état de péché, il demande à rencontrer le saint homme qui a guidé ces pénitents, un ermite, auquel il entend se confesser.

La confession de Perceval, et toute la scène de l'ermite ont paru assez différentes de ton et de propos de la partie du roman consacrée à Perceval, malgré les conseils de piété de sa mère puis de Gornemant, pour que dès les origines de la critique un débat sur son authenticité, voire son attribution à Chrétien de Troyes, soit introduit qui demeure encore ouvert aujourd'hui<sup>23</sup>. Le roman inachevé, dont les continuations viennent confirmer l'orientation chrétienne de l'argument principal, celui de l'évolution des valeurs et comportements chevaleresques vers la mystique chrétienne, dans l'esprit des croisades, devient la référence sacrée de toutes ses suites. L'esprit du prologue du *Conte du Graal*, qui célèbre la Charité en est sûrement le témoin. Cependant nous avons dans cet épisode de l'ermite l'explication conclusive de la quête de Perceval : au noyau familial qu'avait exposé la Veuve viennent s'ajouter les oncles et cousin (le Roi Pêcheur) et cousine et le récit de la déchéance du statut nobiliaire et de la ruine des possessions de sa famille symbolisés par les blessures identiques qui invalident les chefs de famille. La cousine avait livré à Perceval le secret de la mort de sa mère, causée par la

---

partie) et d'Arthur que le conte évoquait et le projet partiel de Chrétien se révèle peut-être par ce biais.

<sup>23</sup> Le débat est au plus fort en 1968-1972 entre D.D.R.Owen : « From Grail to Holy Grail » in *Romania* 89, 1968,p.31-53 qui juge l'épisode postiche et attribuable à un continuateur, et David G. Hoggan : « Le Péché de Perceval » in *Romania*, 93,1972,p.50-76 et p.244-275 tenant de la continuité du roman et analyste, après Sister Amelia Klenke: *Liturgy and Allegory in Chrétien de Troyes's Perceval*, North Carolina University,1951, du supposé péché mortel de Perceval.

douleur du départ de son fils coupable de ne pas même s'être retourné vers elle, un péché qui explique son échec au Château du Graal. Elle annonce ainsi une espérance de restauration des domaines familiaux par le jeune héros rédempteur<sup>24</sup>. La pucelle hideuse avait complété par ses invectives le sens de cette malédiction, sans lever le mystère des deux rois (le Roi Pêcheur et celui qu'on sert en cortège et le propos de l'ermite qui reprend le contenu de la déploration de la cousine germaine fait percevoir le sens de ce désastre familial: Il est l'oncle de Perceval, comme l'est aussi le roi qu'on nourrit d'une hostie au Château du Graal. Perceval est donc cousin du Roi Pêcheur, lequel pourrait être frère de la cousine qui lui a reproché son « péché ». L'ermite revient sur ce péché de Perceval, cause de la mort de sa mère<sup>25</sup>, et responsable de son mutisme lors du cortège du graal:

« Uns pechiez dont tu ne sez mot,  
Ce fu li doels que ta mere ot  
De toi quant departis de li,  
Que pasmee a terre chai  
Al chief del pont devant la porte.  
Et de cel doel fu ele morte.

---

<sup>24</sup> Perceval est une figure de héros salvateur typique des contes merveilleux. Orphelin, innocent mais prédestiné, il accomplit des épreuves qualifiantes qui feront de lui le seigneur des domaines ruinés par un agresseur qui, s'il n'est pas nommé, ne peut être qu'Arthur, vainqueur de Ryon, roi des Iles de mer, soit des domaines gallois. Le père, vaincu et impuissant, la mère veuve, morte de douleur mais, aussi l'oncle blessé pareillement ne peuvent être vengés que par le jeune héros s'il s'affirme en vainqueur, meilleur chevalier du monde comme l'avait prédit la pucelle qui riait à nouveau et que le sénéchal Keu a brutalement rabrouée. Perceval s'est affirmé au fil de son parcours, et ses surnoms successifs l'ont qualifié. Il ne manquerait dans cette lecture folklorique qu'un affrontement avec la cour arthurienne, que symbolise pourtant la déconfiture de Keu. On ajoutera que Chrétien se tient très près de l'actualité de son temps en illustrant la restauration de l'autonomie galloise par le biais d'un conte. Mais Perceval n'est pas Peredur et le sens ultime de l'aventure appartient à l'oncle ermite.

<sup>25</sup> Les termes de l'ermite pour préciser le péché du héros confirment les paroles de sa cousine (v.3593-3595) et le pressentiment qu'il avait eu en quittant son parrain en chevalerie, Gornemant, du sort de sa mère : « Del doel de moi quant le laissai, Chai pasmee, bien le sai. » v. 1587-1588. L'ermite toutefois parle d'un péché que Perceval ignorerait, ce qui n'en fait pas un péché mortel malgré les savantes analyses canoniques de Sister Klenke et D.Hoggan. Dans la conclusion de ses considérations sur le sens du roman D.Poirion, p.1317-1318 de son édition, développe, dans l'esprit des remarques de Claude Levy-Strauss une interprétation du complexe familial de Perceval qui évoque l'ombre de l'inceste entre frère et sœur, sans aller jusqu'à suggérer que ce « péché sa mère » aurait aussi pu être celui d'une mère captatrice (et castratrice) avec son fils. Il est vrai que les contes conduisent à de telles considérations, il est vrai aussi que Chrétien de Troyes maîtrise sa matière et se fixe comme idéal la chevalerie courtoise, même quand la réalité du temps offre bien des déviations morales dans les cours féodales, que les romanciers de l'époque courtoise visent à amender. Perceval a eu le sentiment de sa faute à l'égard de sa mère, ce qui l'honore, mais aussi la force d'accepter son statut de héros rédempteur, ce qui honore son lignage.

Por le pechié que tu en as  
 T'avient que rien n'en demandas  
 De la lance ne del graal.v.6393-6401 (...)  
 Pechiez la langue te trancha. » v.6409

On n'attendrait plus qu'un retour salvateur auprès du roi pêcheur pour que le roman de Perceval prît fin, mais le projet de Chrétien de Troyes semble le laisser en suspens contrairement à ce que laissait penser la cousine et revient à Gauvain. Il faut bien considérer que cette révélation de l'ermite est la fin de la quête de Perceval: Elle repose sur une captation de la cérémonie du cortège au Château du Graal au bénéfice de la cérémonie sacrée de la messe du Vendredi Saint : le chaudron de la légende devient un graal contenant une hostie, un calice véritablement, les servants du cortège du graal évoquent pour les chrétiens les officiants d'une messe de Pâques qui après la passion rédemptrice célèbre la résurrection du Christ. Cette christianisation dans l'esprit de l'époque met l'accent sur l'évolution des valeurs de la chevalerie mais elle estompe ici la restauration de l'identité galloise au profit d'une idéologie féodale dominante dans l'occident chrétien. Avec les révélations qu'il a reçues de son oncle ermite, Perceval est admis par sa contrition dans le statut de chevalier chrétien, ce qui suffit à laisser penser que la fin de la malédiction est atteinte. On aura lu comment Perceval reste trois jours auprès de ce saint ermite qui lui apprend la litanie protectrice des noms divins, conjuration en usage dès le moyen âge et fait de lui **Perceval le pénitent**, chevalier chrétien désormais. Les lecteurs pourtant demeurent insatisfaits, à tort peut-être car la quête est close et Perceval demeure le Gallois, l'ami de Blanchefleur et le sire des domaines de Beaurepaire et de la Forêt « soutaine », libérateur du royaume du graal et sans allégeance nulle au roi Arthur. Ces détails identifiants font de lui le héros parfait, transgressif et exemplaire, mais l'ambiguïté de statut qui subsiste entre Perceval le Gallois et Perceval le pénitent explique probablement qu'il n'ait pas eu de postérité spirituelle dans les continuations du Graal.

\*\*\*\*\*

Dans son réalisme le roman de Perceval, première partie du *Conte du Graal*, paraît donc homogène et très semblable en « conjointure » aux précédents romans de son auteur. Construit, habile autant dans les suggestions plaisantes que dans les passages psychologiques, il fait de son héros, campé dès l'enfance comme l'avait été Cligès, le modèle original du chevalier indépendant de tout suzerain, qui libère, en Gallois, la société féodale de ses pesanteurs. Que la progression rythmée des surnoms du héros ne soit pas un simple effet narratif mais une volonté consciente du romancier notre analyse le confirme. Du valet « niche et sot » à Perceval le Gallois le personnage progresse dans la conscience de lui-même, accomplissant la

mission dévolue aux héros rédempteurs des contes merveilleux. Il le fait en découvrant qu'il est partie du complexe familial qui se révèle à lui et que Chrétien, en lecteur des romans antiques autant que des romans de l'histoire de Bretagne, suggère en mythologue, voire en anthropologue des structures de la parenté. L'art du romancier, outre l'habileté d'une composition maîtrisée, est d'intégrer les personnages qu'il met en conte à la culture, à la réalité contemporaines avec un réalisme des détails qui sied à la société dont Arthur était le prototype valorisant, et dont les valeurs féodales semblent ébranlées en cette fin de siècle. Ce roman ultime fait la part belle à un Gallois réfractaire dont les fulgurances déjouent les conventions. Ainsi alors que la féodalité épique puis courtoise se différencie et fait évoluer une idéologie seulement guerrière vers une ouverture aux courants influencés par l'Orient autant que par la spiritualité chrétienne, par les échanges autant que par les puissances croissantes des états souverains, l'ironie et l'humour du conteur (ou l'incongruité du personnage de Perceval ) apportent en outre, avec la fraîcheur robuste de ces résistants que furent les Gallois une promesse d'apothéose chrétienne dans une célébration finale du Vendredi Saint qui anticipe sur les mystères du Graal que ses continuateurs exposeront.  
Explicit : *Perceval le Gallois*.

## ANNEXE

Leonard de Vinci

Carnets

Propulseurs

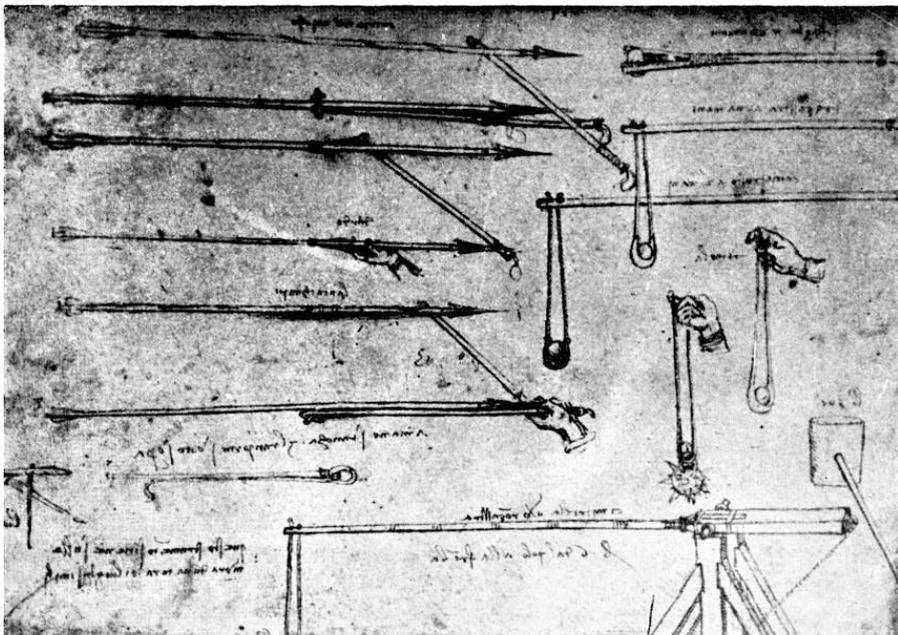


Fig. 1. — Léonard de Vinci : Codex atlanticus, fol. 51 V<sup>o</sup> (cliché Bibl. Ambrosiana).  
Inscriptions manuscrites ; de haut en bas : *Modo di tirare lontano* ; *Caccia nemico (g.)*, *Scaglia a una mano (dr.)*, *Fronzasta a una mano (dr.)*, *Caccia frusto a 2 mani (dr.)*, *Dardo (g.)*, *Fromola (dr.)*, *Lancia campo (g.)*, *A mano stanca, il rampino sotto sopra (g.)*, Etc...

Les lances courtes et les dards sont illustrés à gauche avec des propulseurs à encoche ou à crosse et pour les dards centraux (javelots de chasse) à lanière de propulsion.

### **Bibliographie:**

**Chretien de Troyes**, *Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal* édité par W.Roach d'après le manuscrit BN fr 12576 (T), Genève, Droz et Paris, Minard, seconde édition 1959. Les citations de notre texte sont faites d'après cette édition. Le ms.T est de caractère picard.

**Chretien de Troyes**, *Le Roman de Perceval ou Le Conte du Graal*, édition critique d'après tous les manuscrits par K. BUSBY, Tübingen, Meyer, 1993. Edition indispensable, que faisait attendre l'édition d'A. HILKA (Halle, Niemeyer, 1932) qu'il pensait souhaitable d'améliorer mais n'a pu le faire.

**Chretien de Troyes**, *Oeuvres complètes*, édité par **D. Poirion** et collaborateurs. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pleiade, 408) 1994. Le *Perceval* est de la main de **D. Poirion**, texte, traduction, analyse et notes,, et figure aux pages 1299-1391. Le manuscrit retenu est le 794 BN fr (A) On notera que le Tretenu par Roach est proche de ce ms. A avec toutefois la différence de dialecte du scribe.

**Chretien de Troyes**, *Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal* édité d'après le manuscrit 354 de Berne (B) avec traduction critique et notes par **C.Mela**, Paris, Librairie Générale Française (livre de poche 4525) 1990. Cette édition figure dans **Chretien de Troyes: Romans, suivis des Chansons, avec en appendice Philomena**, édité sous la direction de M. Zinc, Paris, LGF (la Pochothèque) 1994.

Le texte du *Perceval*, avec traduction en regard est aux pages 937-1211.

**Chretien de Troyes: Perceval le Gallois ou Le Conte du Graal**, mis en français moderne par L. Foulet, Paris, 1947, puis Nizet, 1972 ...1984. Traduction fine et exacte, à rapprocher des travaux ultérieurs (**Mela, Poirion**).